N° 9 Mercredi Juillet
Rédacteur en Chef Jules Le Petit
Administrateur Arthur Olszewski
Le PONTON
Journal des détenus politiques
Rédaction et administration à bord de la Ville de Nantes [Batterie haute]

Une

Les communistes malgré eux

1erement aux détenus

Communistes Communeux Communard selon les élégantes expressions de messieurs Figaro et tous les gens de sa trempe. Le mot ne fait rien à la chose.

Nous sommes ici huit cent soixante sur la Ville de Nantes, forcés d'y demeurer enfermés par la grâce, ou plutôt par la force triomphante de l'armée et la volonté toute puissante de Mr Thiers c'est au moins la population d'un petit village de province et j'en connais beaucoup qui sont administrés par un maire, un adjoint et un conseil municipal tous plus ou moins élus, quoique leur population n'atteigne pas ce chiffre c'est à dire que nous devions immédiatement d'après ce parallèle songer à établir au milieu de nous une municipalité et placer à notre tête un magistrat quelconque chargé, d'accord avec un conseil d'administrer nos intérêts ;

Hélas ! Ceci n'est pas fort utile, nos intérêts particuliers étant ici de bien médiocre importance et nos intérêts généraux étant régis avec une certaine bienveillance, à notre insu par les maîtres de céans commis à cet effet. Ce n'est donc point à cette idée pourtant fort originale que nous allons arrêter aujourd'hui. Il eût été amusant sans doute pour chacun de nous d'avoir à nous adresser de temps en temps à Mr le maire ou à Mr l'adjoint de la commune du Ponton, 1ere ou 2e section ; et notre société hétérogène étant ici un peu plus régulièrement constituée aurait peut-être pu servir de modèle ou même de leçon à la grande société elle-même, qui a tant de peine de s'établir sur de solides bases. Mais ce n'est point de cette commune que nous voulons parler.

Nous ne parlerons point non plus de la malencontreuse Commune de paris qui nous a valu l'honneur de passer plusieurs semaines sur les pontons, pêle-mêle, innocents et coupables, honnêtes gens et perturbateurs. Nous y faisons à peine allusion. Ce qui nous occupe c'est l'état forcé de communion ou de communauté comme l'on voudra, où nous nous trouvons ici.

Nous sommes depuis plus de deux mois, au moins, pour la plupart, des communistes malgré eux. En effet qui a pu dire aux soldats chargés d'arrêter les gens dans les rues, sans aucune espèce de distinction, que nous étions amis ou ennemis de la Commune ? Personne sans doute.

Page 2

De la une première nécessité de trier et de séparer au plus tôt les innocents des coupables, ce qu'on n'a aps fait. On voulait donc à tout prix nous faire passer pour des Communeux.

On nous a conduit à Versailles et à Satory où nous sommes maltraités par la population après l'avoir été déjà en route par les troupes chargées de nous escorter. Nous arrivons exténués de fatigue, de chaleur et de soif la figure et les vêtements couverts de poussière .

Nous devions avoir l'air de brigands. Excellente manière de nous faire passer pour des Communeux ! Aussi réussit-elle à merveille. Enfin on nous entasse dans des wagons à bestiaux et l'on nous « expédie » à près de cent lieues pour être enfermés pendant plusieurs mois sur des pontons, où nous sommes forcés de tout faire en commun.

Dites donc encore après cela que nous ne sommes pas des Communistes, des Communeux ou des Communards. Il faut bien s'y résigner, voyez-vous, quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse : Les prisonniers ou plutôt les Détenus de la Ville de Nantes sont bien véritablement des Communistes malgré eux !

Malgré cela, nous n'en sommes pas moins tranquilles, sur le compte des honnêtes gens, internés ici ; et chaque jour nous espérons que la perspicacité des Juges, auxquels nous avons pleine confiance va nous distinguer enfin des perturbateurs et nous rendre la liberté. Mieux vaut tard que jamais surtout dans ce cas ? Attendons avec patience.

Un Parallèle

Voulez-vous, chers lecteurs que je vous parle politique ? ….. Non ! De quoi donc vous parlerai-je, moi qui n'a jamais fait que cela, et qui ne connais que cela ?

Ah ! Pardon, je connais aussi un peu de droit Criminel, car je suis ce qu'on appellerait peut-être en France un repris de justice.

En 1861, il y a donc juste dix ans, j'ai huit passé huit semaines à la forteresse de Cronstadt comme détenu politique pris les armes à la main dans les rues de Saint-Pétersbourg (Les armes étaient des lames, des parapluies, des canifs). L'histoire de cette petite révolution étouffée dès sa naissance, n'offre rien de curieux en elle-même, j'aime mieux vous entretenir des conséquences qui s'ensuivirent pour les vaincus.

Le groupe où je me trouvais se composait exclusivement d'étudiants et de citoyennes.

A notre grand regret on relâcha celles-ci sur le champ, quant à nous nous fûmes conduits à la forteresse de Petropawlosk (sorte de bastille au milieu de St Pétersbourg)

En route les lignards et les gendarmes qui nous entouraient ne nous ont pas insultés et le public ne nous criait pas : à mort ! à mort ! Tout au contraire, les dames qui étaient loin d'être des pétroleuses, nous jetaient des fleurs des bagues avec des faveurs roses, et nous saluaient de la main : les soldats quoique embarrassés, laissaient faire.

A Petropawlosk, nous sommes restés huit jours à suivre le même régime que celui

des caves de Versailles et du camp de Satory, avec cette seule différence que quand nous avions faim, les gendarmes nous apportaient de la soupe et du pain au lieu de proférer contre nous des menaces de mort.

Au bout de huit jours on nous a transportés à la forteresse de Cronstadt où l'on nous a incarcérés dans un local propre clair et spacieux. Nous étions deux cent quarante, enfermés dans un espace deux fois plus grand que celui où nous sommes entassés aujourd'hui au nombre de huit cent soixante.

Nous avions des lits de fer avec matelas, traversin, draps et couvertures non détériorées.

Notre ordinaire se composait le matin de biscuit et thé à discrétion ; à 11 heures de soupe, viande légumes et café, à 4 heures de viande rôtie, légumes et thé ; le règlement ne donnait pas droit au dessert, mais les les habitants de Cronstadt nous envoyaient tous les deux jours quelques centaines de gâteaux et plusieurs paniers de fruits secs.

L'usage du tabac était autorisé mais la consigne des spiritueux était si sévère qu'un nommé Paul, allemand de naissance, ayant été convaincu de s'être procuré quelques bouteilles de rhum, fut condamné à six jours de prison cellulaire où on ne lui donnait d'autre boisson que de la bière.

Tous les jours on nous faisait faire une promenade, escouade par escouade, sur le bord de la mer ; tous les samedis nous prenions un bain chaud et tous les dimanches on nous menait à la messe à l'église catholique polonaise qui se trouve à l'intérieur de la ville de Cronstadt.

Pour nous divertir la bibliothèque de l'amirauté était à notre disposition et de plus madame la vice-amiral Nowosilokw femme du gouverneur de Cronstadt son piano.

Au bout de 30 jours, on a commencé notre interrogatoire qui a été terminé le 51ème jour, il devait du reste être terminé ce jour là, car en Russie il existe un usage bizarre qui fait qu'un prisonnier déféré au tribunal militaire doit subir un interrogatoire au plus tard le 51eme jour de sa présentation et 8 jours après il doit passer en jugement, s'il n'a été mis en liberté.

Notre jugement a donc suivi de près l'instruction de notre affaire ; un tiers a été mis en liberté sans conditions, une autre partie devait quitte la capitale, et pour le reste, les droits acquis dans l'université étaient perdus et les condamnés ne pouvaient y rentrer qu'au bout de trois ans.

Mais ce jugement ne devait pas être exécuté dans toute sa rigueur, car, un jour après, l'amnistie fut accordée à la dernière catégorie en la faisant rentrer dans la seconde.

J'ai fini mes chers lecteurs, mais quelles que soient les réflexions que vous suggérera la lecture de mon récit, je tiens à vous faire part d'une conclusion qui ne doit pas vous étonner.

Je donne sans contredit, plus de raison à la mesure présente prise contre nous, qu'au traitement plein d'humanité que j'ai subi en Prusse.

En effet on ne nous a entourés de tant d'égards d'attentions, de prévenances même, que parce que nous étions des étudiants et qu'on cherchait à nous gagner ; simple paysan, par le même fait j'aurais pu périr dans les fers et sans jugement ; ici au contraire nous subissons la loi commune qui s'explique par ce mot du droit Romain Dura lex, sed lex.
Voilà pourquoi je suis sorti de Cronstadt avec plus de haine contre le régime du bon plaisir, tandis qu'ici je sortirais pour sûr avec plus de ferveur pour la République qui doit être notre idéal à tous et avec plus d'attachement pour la France, qui est ma patrie adoptive

et qui a toujours été pour les Polonais la terre sainte de l'hospitalité.

Nous recevons la lettre suivante que nous nous empressons de publier en remerciant son auteur de la jolie boutade qui l'accompagne.

Monsieur le rédacteur

J'ai lu le premier numéro du Ponton, c'est vous dire que j'approuve en tous points l'article de votre journal.

Pauvre petite famille ? Je le vois naître avec plaisir et, tous nous le voudrions déjà voir mourir ! Vous avez raison, cher monsieur, il faut en attendant, prendre le mal en patience et chercher à distraire un peu nos compagnons si une idée quelconque vient traverser notre pauvre cervelle.

Je saisis avec empressement l'occasion qui s'offre à moi de vous aider, si je le peux, dans l'accomplissement du programme que vous vous êtes tracé et je vous adresse incluse une petite boutade en vers, qui m'a été suggérée par mes hôtes nocturnes.

Je crois être dans le sentiment général des deux batteries et si c'est sous une impression personnelle que j'ai jeté mon anathème, bien certainement mon cri de vengeance sera entendu et aura de l'écho !

Je serais peut-être obligé de me forcer pour vous envoyer quelque chose de gai, mais je ferai au moins tout ce que je pourrai pour égayer mes collègues d'infortune.

Une vengeance

Sur ce Ponton l'ennui nous ronge...

Et les poux nous rongent aussi ! …

Pour me bien venger d'eux, je songe

à trouver un moyen ! Voici ….

Écrasé de l'ongle en pouce

Un animal si repoussant

C'est trop peu, la mort est trop douce

Pour lui qui vit de notre sang !!!

Chaque pou coupable ou complice

Qui sera pris dans nos tricots

Subira le dernier supplice :

Il mangera..... nos haricots !

Signé Edmond Bernia

Correspondance particulière du journal le Ponton

Paris le 25 juillet 1871

Mon cher rédacteur

On parle beaucoup de vous et les bruits les plus consolants circulent dans le monde bien informé.

Je vous donnerais d'abord comme presque certain que vos dossiers sont à Cherbourg entre les mains des juges d'instruction. On assure qu'une commission travaille à les classer et qu'elle se bornera à interroger quelques individus dont les renseignements sont insuffisants ; cette commission doit avoir terminé avant la fin du mois, ce qui viendrait confirmer ce que je vous disais hier au sujet du convoi de prisonniers que nous attendons de Cherbourg le 1er août.

Du reste, tout tend à faire croire que vous n'en n'avez plus pour longtemps. Paris est tranquille, il reprend petit à petit son activité habituelle et si ses ateliers s'ouvraient aux travailleurs qui manquent à l'appel, notre capitale ne se ressentirait plus de la terrible secousse qu'elle a éprouvée.

Animez nous donc travailleurs de tous les métiers, aidez nous à relever notre beau Paris, comme le phénix il renaîtra de ses cendres, et grâce à vous bientôt nous n'aurions plus dla douleur de voir les noirs squelettes de nos monuments, témoins misérables qui nous crient sans cesse.

Frères qu'avez vous fait à vos frères ? A l'œuvre donc, travailleurs, à d'autres le soin de la politique, ce n'est pas un fusil qu'il vous faut, c'est avec la truelle et le marteau que vous relèverez nos édifices que vous nous aiderez à remplir nos coffres vides par une guerre malheureuse suivie d'une lutte plus déplorable encore ; c'est par le travail que dans peu nous pourrons relever le front avec fierté et crier à nos ennemis orgueilleux, ce qui les fera trembler au sein même de leur ivresse :

Vive, vive la France

J'abandonne mon Pégasse pour me rager sur le terrain du prosaïsme et pour vous annoncer une nouvelle qui m'était échappée et qui me vient d'une personne digne de foi.

Sous fort peu de jours nous serons libres, seulement vous serez reconduites jusqu'à la limite du département de la Manche où vous n'aurez pas le droit de séjourner.

Cette dernière mesure semble donner une importance toute particulière à cette nouvelle qui ressemble, du reste à toutes celles qui vous vous avez reçues jusqu'ici.

Je vous la laisse méditer, afin de ch les nombreux loisirs dont vous devez jouir dans votre adorable prison.

Comme toutes nos lettres, je termine celle-ci en vous recommandant le courage et la patience.

X xxx

Pour copie conforme

signé A . Olszewski

Un souvenir du 2e acte du Petit Faust

Luce dit à Blanche d'Antigny

De cette tendre mélodie

As-tu bien saisi les accords ?

Tu chantes l'amour et l'horlogerie

De la chanson voici le sens ;

J'aime les bois et la campagne

Les prés tout verts, les ciels tout bleus,

Mais dans la candide Allemagne

C'est les pendules qu'on aime le mieux

Signé A. Pastour

Le mot de la fin

- Pourquoi demandait un fédéré à monsieur le comte de la Bourseplate, l'aristocratie française n'a t-elle pas voulu pactiser avec le mouvement du 18 mars
- C'est répondit-il parce qu'elle craignait de devenir trop commune

Signé Ed. Okolowich